

Ferré, avec le temps...

Il y a un an, le 14 juillet 1993, Léo Ferré cessait toute provocation. Nous n'entendrons plus ses formidables coups de gueule qu'à travers des documentaires ou des hommages comme celui que propose Arte ce soir, à 22 h 15.

CEUX qui a mis Verlaine, Rimbaud, Rutebœuf, Aragon, Apollinaire à la portée du populaire, en véhiculant leurs plus beaux textes sur des musiques sublimes, mérite de figurer au Panthéon des grands de la poésie française.

Ce vieux loup aux dents de la chance bien écartées avait proclamé : « Moi, le jour où j'aurai mon âge, je mourrai. » Il a tenu sa promesse, soixante-seize

ans accomplis, en Toscane, entouré de ses deux filles et de son fils, dans cette maison où il avait fait graver pour sa femme Marie : « Je t'aime. » Léo, surnommé le Vieux Lion, en aura reçu des hommages, après nous avoir botté le cul à tous. Rien dans son histoire ne ressemble à celle des autres auteurs-compositeurs-interprètes. Mais c'est que lui est tout autre chose.

Patrice Delbourg, en guise d'épitaphe, avait écrit dans « l'Événement du jeudi » : « Ferré Léo, né à Monaco, ville de princes et de fric, la même année que notre actuel président (il fut son condisciple en droit) de mère Marie et de père Joseph, mort un 14 juillet, jour de Fête nationale. » Quelle brève et complète biographie en si peu de mots !

Léo Ferré avait fréquenté le collège de la principauté moné-

gasque où, en 1890, était élève un certain Guillaume Kostrowitzky, devenu plus tard Apollinaire. Une filiation de plus dans la poésie.

Haï et adoré

Malgré des chansons à succès comme « Jolie Môme », l'anar Léo a dû attendre quarante-cinq ans pour devenir le grand Ferré. Peut-être parce qu'il n'avait jamais abdiqué le goût de la liberté et détestait, comme au temps des vaches maigres, l'amour du pouvoir pour le pouvoir.

Censuré, haï parfois, mal compris souvent, mais adoré par ceux qui se reconnaissent en lui, l'homme en noir auréolé comme un ange d'un halo argenté sous le feu des projecteurs, était musique, toutes les musiques. Dirigeant des orchestres symphoniques, « M. Variétés », ainsi se recon-

naissait Léo Ferré, a rendu hommage à ses compositeurs de cœur : Beethoven, le sourd, chassé à coups de pierres de son vivant, Bartok, mort de faim, Mozart, jeté à la fosse commune, ou Ravel étouffé par son Boléro.

Des copains bien sûr, il y en eut : Chabrol, Caussimon, Lavilliers, Lalanne, et tant d'autres plus obscurs. Avec Caussimon, il fit de la chanson des chefs-d'œuvre avec « le Temps du tango » ou « Ostende ».

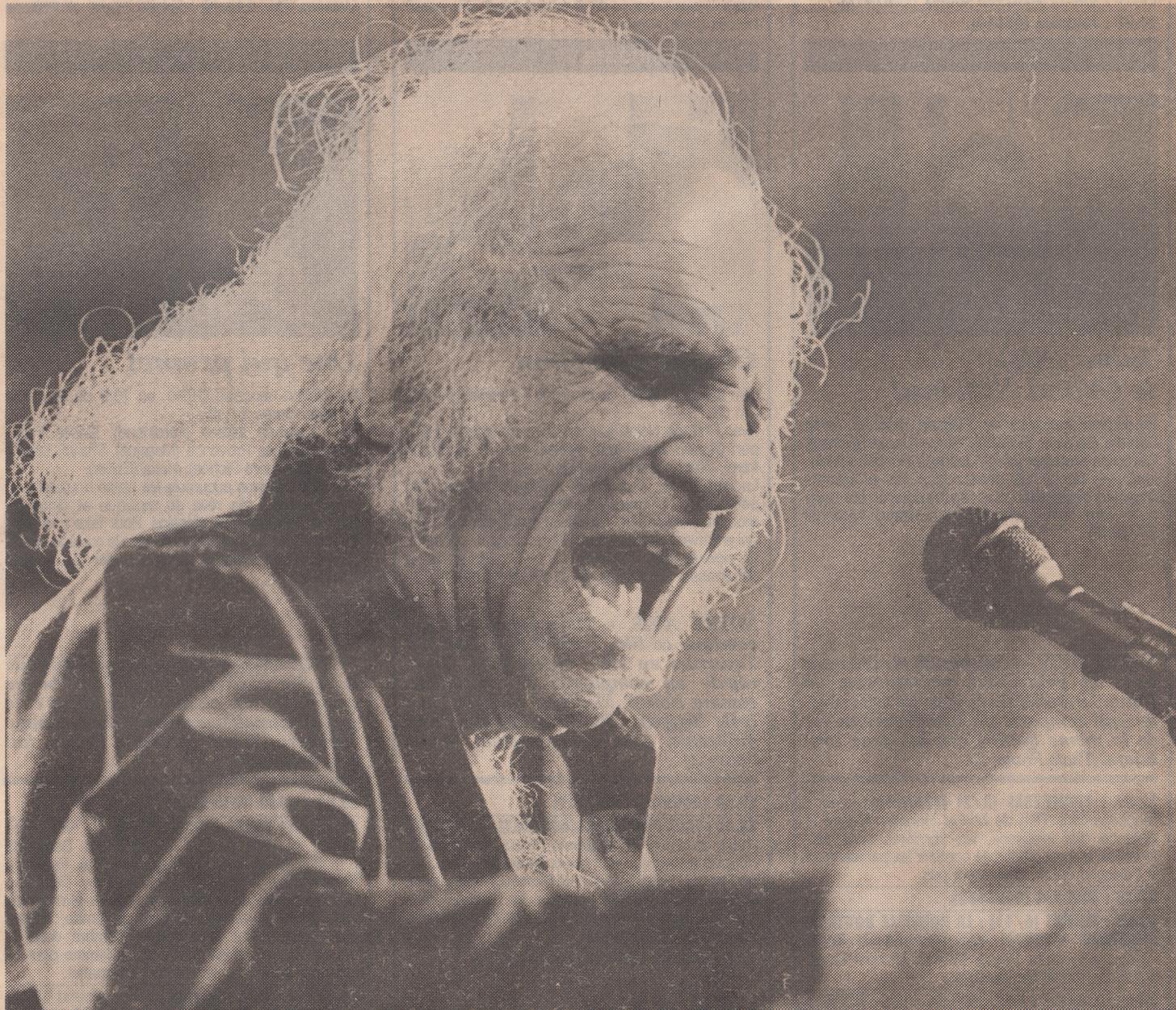
Son vrai credo c'était l'amour

Léo-Le Lion n'était pas qu'un imprécateur. Il pouvait être un juste. Il disait à Marie, à propos de sa mort, le jour où il avait appris à la radio la disparition de Lino Ventura : « Tu entends, Marie ? Ça ne

regarde que nous ! Enfin, je suis le premier concerné, non ? Quinze jours après tu pourras le dire (...) Alors là, tu les entendras, surtout ceux qui me crachent dessus, aujourd'hui : « C'était un grand poète ! » Eh bien ! pour les emmerder, je vais continuer à vivre. » Car, son vrai credo c'était en réalité l'amour. Il écrivait dans son « Testament phonographe » : « Fais l'amour. Seulement, l'amour est derrière la porte. La défoncer, mais les gens ne savent pas comment s'y prendre. Pourtant, ce n'est pas difficile ! La science a basculé, mais la morale est toujours du XVIII^e siècle. Il faut inventer l'amour, sans tabou, sans vertu, sans péché. »

Il avait, avec Marie, inventé cet amour-là.

Mireille Parailloux



Ferré chante encore, un an après sa mort. C'est Arte qui nous donne encore à entendre le « vieux lion », sa poésie et ses révoltes d'éternel anar. (Photo Imapress.)